Una relazione inedita del ministro sardo à Pietroburgo conte Giuseppe de Maistre sulla campagna del 1812

Une relation inédite du ministre sarde à Saint-Pétersbourg, Comte Joseph de Maistre sur la campagne de 1812

Texte présenté par Diégo Mané (Saint-Laurent-de-Mûre, juin 2020) et tiré de l'ouvrage **GLI ITALIANI IN RUSSIA NEL 1812** publié en 1912 à l'occasion du centenaire des événements par le « Commando del corpo di stato maggiore » (ufficio storico).

Pour plus de clarté , les notes relatives à cette relation sont réunies à la fin du travail.

NDT : lesdites notes étant en italien et très «conséquentes», je ne les ai traduites, la plupart des fois, qu' «en substance». Les dates du calendrier russe précèdent de 12 jours celles du calendrier grégorien.

Saint Pétersbourg 2-14 Juin 1813

Relation à S. M.
Après tout ce qu'on a écrit sur la campagne de 1812, il semble que ce sujet en soit épuisé: on peut dire cependant, dans un certain sens, qu'il est à peine effleuré, si l'on considère le côté moral de ce grand événement, qui est à peine connu dans les pays étrangers. L'histoire véritable de cette campagne formera un jour un livre intéressant; ici on ne peut que jeter à la hâte quelques idées.

Lorsque l'Empereur de Russie quitta son armée vers Drissa, déterminé surtout par les instances hardies du Marquis Paulucci **(1)**, il dit au Général Barclay de Tolly : *« M. le Général souvenez-vous que je n'ai plus que cette armée et que vous avez un grand Général en tête »* (sic).

Après une telle recommandation, que pouvait faire ce général, et que pouvait-il hasarder ? D'un autre côté, le Grand Duc Constantin, après s'être offert glorieusement pour aller demander la paix en personne à Napoléon, venait dans la Capitale pour y dire qu'il n'y avait plus d'armée, et que ce qu'on avait de mieux à faire c'était d'obtenir la paix à tout prix **(2)**. L'Empereur nous avertissait de faire nos paquets, et lui-même faisait les siens. Tous les palais, tous les collèges, toutes les institutions publiques se vidaient. Les barques, les voitures et les chevaux ne suffisaient plus aux hommes, et aux richesses mobiles **(3)**. Napoléon était parfaitement instruit de cet état des choses; qui pourrait s'étonner de sa confiance ?

Cependant la grande armée (russe) reculait toujours, sans aucun échec sensible, mais sans jamais attaquer et en se fondant insensiblement comme il arrive toujours dans ces sortes d'occasions. Barclay **(4)** livra Smolensko, ce n'est pas qu'il n'eut grande envie de donner bataille; mais après avoir balancé quelque temps, il se dit: «Non je ne puis jouer cette carte». Alors l'opinion de la Capitale, étourdie et extrême, au delà de toute expression, mit sur le compte du Général tout ce que les circonstances avaient d'humiliant **(5)** et l'on demanda un autre général avec une voix si haute et si générale que l'Empereur se crut obligé d'obéir à l'opinion, cependant il lui en coûta beaucoup, car cette même opinion voulait absolument le général Kutussoff, pour lequel l'Empereur avait une répugnance publique, il lui reprochait intérieurement du moins, sa duplicité, son égoïsme, ses moeurs abjectes etc…, je passe sur quelque rancune plus profonde, mais, enfin, la voix publique criant de toutes ses forces Kutussoff! Kutussoff! l'Empereur le nomma, et Kutussoff, plus que sexagénaire, faible, relaxé, et presque aveugle, alla remplacer Barclay et combattre Napoléon **(6)**. Barclay lui rendit l'armée au moment où elle allait recevoir ses renforts, et il fit ce qu'il put pour se faire tuer à Borodino, sans y réussir.

Tout est dit sur cette bataille, ce fut une tuerie, un carnage de boucherie; mais de l'aveu de tous les officiers sages, aucun grand talent de manoeuvre ne s'y déploya de part ni d'autre, seulement les Français s'y montrèrent plus habiles dans la manoeuvre de l'artillerie (sans dire meilleurs artilleurs, ce qui est bien différent).

Aucune artillerie n'est mieux que celle des Russes; mais celle des Français est mieux placée. A Borodino les premiers eurent 100 pièces inutiles ce qui est impardonnable. Pendant ce mémorable combat, le Maréchal Kutussoff était à trois verstes du champ de bataille; je sais bien qu'un général en chef n'est pas un grenadier; mais il y a mesure à tout, la bataille fut réellement livrée par le général Barclay qui cherchait la mort, et par le Prince Bagration qui la trouva. Le plan seul appartenait au Maréchal, et ce plan a été violemment critiqué; mais je ne puis appuyer sur ces détails militaires **(7)**.

L'opinion regardant Barclay comme le véritable général en chef dans cette affaire, il devint insupportable au Maréchal, qui l'abreuva d'amertume au point de l'obliger enfin à quitter la partie. Moscou fut rendu et brûlé, devait-il absolument être rendu? C'est le problème qui a dû occuper toutes les têtes. On sait que les meilleurs généraux s'opposèrent dans le conseil de guerre à cette mesure terrible, celui qui a écrit ceci se tait, mais pour une raison différente de celle qui fait taire d'autres personnes; on fonde communément le doute sur la division des opinions et sur le poids des arguments militaires qui se balancent. Quant à lui s'il s'abstient de condamner le Prince Kutussoff sur ce point important, c'est par d'autres considérations.

Mais ce que rien ne peut excuser c'est la fin de sa relation à l'Empereur: *Au reste, Sire, l'abandon de Moscou était une suite nécessaire de celui de Smolensko.* Quelle bassesse, quelle infamie! pour appeler les choses par leur vrai nom! il y a peu de crimes égals (sic) à celui de jeter ainsi publiquement tout l'odieux de la destruction de Moscou sur le général Barclay, qui n'est pas Russe et qui n'a personne pour le défendre.

L'abandon de Smolensk n'est pas plus la cause de celui de Moscou, que le passage du Niémen. Si Kutussoff avait pris la peine de gagner complètement la bataille de Borodino, certainement Moscou subsisterait. Barclay aurait donc beaucoup plus de raison de dire: *Au reste, Sire, c'est le succès équivoque de la bataille de Borodino qui a nécessité le sacrifice de Moscou.*

Par mes relations précédentes, S. M. est suffisamment instruite sur la destruction de cette immense capitale **(8)**, ce qu'il est important d'ajouter c'est que dans ce moment encore, il est assez commun d'entendre dire dans le peuple, et même plus haut que lui,

que *les Français ont brûlé Moscou*; tant est forte encore dans ce pays la puissance du gouvernement sur les esprits en qui elle semble quelquefois éteindre la pensée, comme on met un éteignoir sur une bougie.

Celui qui a perdu Buonaparte, c'est Buonaparte **(9).** Tous les hommes extraordinaires, distingués surtout par la force de la volonté,(s'ils possèdent surtout l'autorité suprême), finissent par être gâtés par les succès au point de ne pouvoir plus supporter aucune espèce de contradiction. Accoutumés à voir les hommes plier devant eux, ils en viennent à ne plus reconnaître aucune supériorité, même dans les choses dont ils n'ont aucune connaissance. Nous savons par les mémoires du Maréchal de Schmettau que le Roi de Prusse Frédéric II ayant commandé un jour à deux officiers ingénieurs de lui faire connaître la distance de deux points qu'il leur désigna dans l'éloignement, les officiers répondirent ce qu'ils devaient répondre. «*Sire! dans l'instant»,* « *C'est bientôt dit*, reprit le Roi, *ces deux points sont vus par les batteries ennemies, vous opérerez difficilement*". «*Nous n'en approcherons pas*, dirent les officiers» «*et comment ferez vous* ajouta le Roi, *pour mesurer un terrain sans y être»* (terrible problème mathématique)! «*Sire*, reprirent humblement les ingénieurs, *la géométrie a des moyens*... Le Roi leur dit en leur imposant silence; «*bah, la géométrie*!».

Voilà précisément Napoléon! car il y a entre ces deux personnages beaucoup de ressemblance si l'on ôte d'un côté (ou si on l'ajoute de l'autre) cette grandeur, cette dignité, cette espèce d'atmosphère royale qui environne toujours, plus ou moins, la véritable souveraineté, l'équation me semble parfaite, c'est de part et d'autre la même empiété, la même dureté, la même immoralité, le même mépris des hommes, avec des talents très semblables. Ces sortes de caractères font des merveilles tant qu'ils ont le vent en poupe, mais ils sont aussi prêts à faire des fautes énormes et irréparables.

Les Généraux de Buonaparte lui dirent: *Sire! N'entrez pas à Moscou. Tombez sur le Maréchal; vous le battrez, ou vous le percerez, et tout l'honneur est à vous* ; il répondit comme Frédéric. *Bah!* et il entra à Moscou **(10).**

Quand je songe au procès que ce moment a décidé, il me semble que j'entre dans l'eau glacée, ma respiration en est suspendue. Ici, par exemple, les qualités morales du Maréchal furent très utiles à sa patrie. Comme il était le plus rusé des hommes, il est très constant qu'il trompa Napoléon, il sut si bien lui donner le change, il reçut ses députés avec tant de sérieux, il sut si bien donner à ses dispositions l'air d'un armistice, que le *Brigand* y fut pris. Il perdit trente-huit jours, et en les perdant il se perdit **(11).** Il a reconnu lui-même sa faute comme on les reconnaît toujours, lorsqu'il n'y a plus de remède, cependant il faut être

juste même à l'égard de l'injuste. La faute est grande, mais non inexcusable, si l'on considère bien impartialement toutes celles que les Russes avaient faites, l'état des choses et des esprits bien connu de Napoléon, sa supériorité incontestable sur tous les généraux Russes, l'ivresse qui devait résulter pour lui de cette longue retraite de mille verstes, pendant laquelle jamais une baïonnette russe n'avait osé prendre l'offensive; l'ascendant qu'il ne s'accordait pas tout à fait sans raison sur l'esprit d'un souverain habilement (mais non pas assez) éprouvé à Tilsitt et à Erfurt; l'influence, enfin, justement présumée d'un premier ministre personnellement connu de lui, on conviendra, je crois, qu'il n'y est rien d'extravagant dans le projet de forcer la paix à Moscou.

Le mot de témérité, ou peut-être plus exactement celui de *boldness* en Anglais, me paraissent caractériser suffisamment la détermination de cet esprit terrible; mais ni l'un ni l'autre de ces mots ne sont synonymes de folie ni de sottise, enfin il reconnut qu'il fallait se retirer, et toutes ses pensées se tournèrent de ce côté.

Lorsqu'on se ressouvient que le Maréchal Prince Kutussoff, après avoir abandonné Moscou, avait 18.000 maraudeurs dans son armée, et que le désordre était tel qu'il écrivait à Saint-Petersbourg, dans une lettre dont j'ai eu connaissance, ces propres paroles : *mon armée me donne plus de souci que l'ennemi*, on peut juger de ce qui serait arrivé s'il avait été attaqué vigoureusement par Napoléon en personne avec toute sa réserve de 25.000 hommes qui n'avait pas donné à Borodino. Enfin il reçut les renforts, il organisa une ambulance de 30.000 chevaux; les secours arrivèrent de toute part, mais le froid surtout arrivait à son secours.

La supériorité militaire de Napoléon avait fait une profonde impression sur l'esprit de ce vieux militaire; cette impression était telle qu'avant la bataille de Taruttine (6-18 octobre) il avoua au Général Baron de Bennigsen que l'idée seule de Buonaparte l'écrasait et qu'il n'osait pas regarder comme une chose possible de le vaincre, il ne se détermina même d'attaquer (pour la première fois) qu'après avoir exigé de Bennigsen la déclaration qu'il croyait l'attaque avantageuse et le succès probable.

On attaqua donc, mais quel devait être, et quel fut en effet le succès de cette affaire? la prise ou la destruction d'une avant-garde de 20.000 hommes était sûre, et celle de Murat en personne était probable; mais lorsque Bennigsen demanda la cavalerie, pour achever la victoire, à Kutussoff, qui voyait, que cette victoire serait justement attribuée à son lieutenant et que bientôt il y aurait deux Maréchaux, refusa la cavalerie, et même l'arrêta dans sa marche, de manière qu'au lieu d'une affaire qui devait être l'une des plus brillantes de la campagne, on nous fit chanter un ridicule Te-Deum pour remercier Dieu de ce qu'avec 100.000 hommes,

les Russes en avaient fait reculer 20.000, leur avaient tué 1.000 hommes et pris un parc de 20 pièces.

Bennigsen jeta les hauts cris et parla du Prince Kutussoff comme d'un traître, en quoi ses amis le secondèrent fort, il demanda ensuite sa démission et l'Empereur lui donna le Cordon bleu, avec présent de 100.000 roubles, preuve évidente que le souverain sait à quoi s'en tenir, autrement comment expliquer ces grâces?

Mais les Russes l'avaient résolu; ils ne voulaient aucun partage de gloire avec les étrangers **(12)**. Eux-mêmes avaient choisi Kutussoff; et ils lui ont fait une réputation gigantesque; pour y réussir il ne fallait pas seulement lui attribuer tout ce qui s'est fait de bien et l'exagérer prodigieusement, il fallait encore nier toutes ses fautes et les rejeter sur un autre, et c'est ce qu'on a fait.

L'amiral Tchitchagoff est un des personnages les plus remarquables de la Russie à l'époque où l'on écrit ceci **(13)**. Personne ne le surpasse, et même personne ne l'égale parmi les gens en place, en esprit, en célérité de jugement, en force de caractère, en justice, en amour du mérite partout où il se trouve, en désintéressement et même en austérité de moeurs. Ces belles qualités sont obscurcies par deux grandes tâches, la première, sur laquelle on passerait, je crois, assez volontiers sans la seconde, est une manière de penser en fait de religion, qui n'est certainement ni Grecque ni Latine: la seconde est un mépris et même une haine profonde pour toutes les institutions de son pays, où il ne voit que sottise, ignorance, brigandage et despotisme. Le Russe est l'homme du monde qui voit le mieux ce qui lui manque, mais qui pardonne le moins à celui qui l'en avertit, si l'on veut vivre bien avec lui, non seulement il ne faut pas avoir l'air d'être trop instruit des secrets de la famille, mais s'il en parle lui-même et s'il a l'air d'accuser sa nation (c'est un piège qu'il tend assez souvent aux étrangers) il faut le contredire, en souriant, tout au plus, si l'on ne veut pas avoir l'air d'un dupe.

Si l'on excepte donc un petit nombre d'hommes qui connaissent intimement l'Amiral, et lui rendent justice, tout le reste lui a voué une haine implacable et l'a signalé comme un ennemi public de son propre pays. Dans le fond, cependant, il n'en est rien; il est même meilleur Russe que les autres, car il ne haït nullement la Russie, mais bien les vices et les abus qui la déshonorent, mais cette distinction subtile n'est pas à la portée du grand nombre et n'excuse pas, d'ailleurs, les critiques amères et les épouvantables sarcasmes qu'il se permet contre son pays. Ses amis l'ont prêché mille et mille fois sur ce sujet, il les a écoutés on ne peut pas mieux, et va son train. L'Empereur n'ignore ni les systèmes, ni les discours de l'Amiral; cependant il a constamment eu beaucoup d'inclination pour lui, et cette inclination même a nui à S. M. I. dans l'esprit public. Il n'est pas russe, dit-on,

il n'aime pas la Russie, et il n'aime que ceux qui la haïssent. Ce qu'il y a de vrai en cela c'est que l'Empereur est plus avancé que sa nation, et, peut-être, que c'est un malheur pour lui; s'il était moins au dessus d'elle, il en serait aimé davantage, par ce qu'il verrait autour de lui.

La fatale guerre contre les Turcs ayant été enfin suspendue par un armistice, Kutussoff, qui avait conduit cette guerre avec des succès de second ordre, était demeuré avec les pleins pouvoirs nécessaires pour la signature de la paix ; mais rien ne se terminait et les plaintes arrivant tous les jours de Moldavie sur la conduite du Général russe **(14)**, l'Empereur impatienté y envoya l'amiral Tchitchagoff; alors le prince Kutussoff, averti par un courrier, brusque la paix, que jamais il n'aurait faite, de manière que l'amiral, en arrivant, trouva la paix signée.

Tout de suite il dit qu'il ne voulait point s'en mêler ni s'attribuer d'aucune manière la gloire d'autrui, et les Turcs, qui sont soupçonneux, ayant exigé la signature du nouvel arrivé pour leur sûreté, il l'apposa en bas du traité, mais tout de suite il écrivit à l'Empereur qu'il ne l'avait fait que pour la forme, et qu'il entendait que l'honneur de la paix demeurât entièrement à son prédécesseur.

On ne pourrait agir avec plus de délicatesse, cependant Kutussoff ne lui a jamais pardonné **(15).** L'Amiral demeura en Moldavie et Kutussoff revint à Saint-Pétersbourg, où il fut d'abord assez négligé; mais le cri des salons força la main à l'Empereur qui était fort mal disposé en sa faveur; il lui conféra le commandement général et dans moins de deux mois il fut fait maréchal, comte, prince et prince de Smolensk, de manière que sa femme, dans ce court espace de temps, fit graver trois fois ses billets de visite.

L'Empereur et l'amiral Tchitchagoff croyaient d'abord la belle armée de Moldavie inutile sur le grand champ de bataille, et ils en disposaient en spéculation d'une manière très grande, très vaste, très importante, surtout pour les intérêts du Roi notre maître. A la vérité, il se trompaient, et l'amiral partit enfin pour se rendre sur la Bérézina par Minsk, cependant on l'accusait ici très gravement de lenteur, comme si un homme de son caractère avait pu être retenu par d'autres raisons que celle de la volonté souveraine, dont il n'était pas difficile de deviner un secret et même deux **(16).**

Pendant que l'Amiral arrivait de Moldavie et que le Prince de Smolensk arrivait de cette dernière ville pour se réunir l'un et l'autre sur la Bérézina, on avait accoutumé insensiblement l'opinion à croire que c'était au premier à prendre Napoléon au passage comme on prend une souris **(17).** Les opérations de Kutussoff, de Smolensk à la Bérézina, n'ont plus besoin d'être

racontées, elles furent brillantes par le succès, mais on n'y voit pas un seul coup de main, il a pris, il a détruit les hommes à mesure qu'ils tombaient de faim et de froid, il s'est emparé des canons qu'ils abandonnaient, voilà tout, il ne lui a pas su prendre un Maréchal, pas un Général de renom ; il n'a pas montré seulement qu'il eut conçu comme simplement possible la prise du Grand Chef. Celui-ci avait divisé son armée en trois corps: le Ier, commandé par lui-même; le IIe, par Davout; le IIIe, par Ney à Krasnoi. Les Russes, qui marchaient parallèlement aux Français, se trouvèrent portés, sans le savoir et par le seul mouvement des marches, entre le deuxième et le troisième corps ; et Ney se trouva coupé, et si bien coupé que lorsqu'il se montra sur les derrières des Russes, on envoya à sa découverte, pour savoir si c'étaient des amis ou des ennemis. Il y avait là une superbe occasion de faire un coup mémorable : Kutussoff ne le fit point, il accepta 12.000 hommes engourdis et affamés, qui se rendirent avec 27 canons; mais le Maréchal Ney avec 100 pièces de canons et 15.000 hommes environ, lui échappa et rejoignit Napoléon, qui tomba des nues en le voyant, car il ne le croyait ni sauvé, ni sauvable. En tout cela, je demande toujours, où est le *grand général* ? et c'est ce qui m'a fait dire quelquefois pour amuser quelques amis intimes: que *si Napoléon avait commandé les Russes, il se serait pris* **(18).**

Pendant la retraite de l'armée française, l'amiral Tchitchagoff arrivait avec la superbe armée de Moldavie, forte de 60.000 hommes, et sa campagne à travers la Pologne mérite certainement les plus grandes louanges. En douze jours il nettoya la Wolhynie et rejeta les Austro-Polonais au delà du Bug, ne cessant de les poursuivre et de leur présenter la bataille. Aussi bon politique que bon militaire, il fit aimer son administration, empêcha les pillages, fit des amis à la Russie et se lia avec des personnages marquants, qui l'instruisaient de tout, il déconcerta la confédération polonaise et rendit, d'ailleurs, le service le plus signalé à sa patrie et à la cause commune, en faisant parvenir ses Bulletins victorieux à Vienne, et surtout à Constantinople, où l'on avait eu de ce côté l'incroyable attention de ne faire parvenir aucune nouvelle. Le Divan, stupéfié par les succès de Napoléon et par la destruction de Moscou, avait déjà fait couper la tête aux deux infortunés frères Maurosi, frères du Prince Maurosi, ci-devant Gospodar de Moldavie, pour le seul crime d'avoir contribué, en leur qualité de dragomans, au traité de paix; le Divan était sur le point de tomber dans les mains de la France, dont le parti avait la tête dans les nues. Le Ministre Russe avait à peine parlé, lorsque les dépêches de Tchitchagoff vinrent ranimer et lui, et l'opinion. Malheureusement il est écrit qu'à cette époque désastreuse les puissances légitimes doivent s'égorger mutuellement pour amuser le *brigand*, et le tirer des plus mauvais pas. L'Autriche nous rendit, (et avec usure), le mal qu'on lui avait fait en 1807, en l'obligeant de diviser ses forces, la différence néanmoins a été grande, car le Prince

Gallitzin fit alors aux Autrichiens une guerre de gentilhomme, ne les touchant que du bout du doigt, et ne montrant que l'envie de ne pas leur nuire, tandis que le Prince de Schwarzemberg est parvenu, par sa conduite, à faire regretter ou désirer les Français. Sa marche a été celle d'un torrent de lave.

Il fallut donc partager l'armée de l'Amiral, il laissa 30.000 hommes au Général Sacken pour faire tête à Schwarzemberg, et, avec les 30.000 restants, il marcha sur Minsk, suivant ses instructions (tout ceci doit être sur la carte). Le Prince Kutussoff lui écrivait: «j'espère que vous serez à Minsk le 12 (novembre). Minsk fut occupé le 4; la tête de pont fut emportée d'assaut, et le Polonais Dombrowsky rejeté sur Borissoff. Le 11 la tête de pont de Borissoff fut enlevée, de même d'assaut. Tous les yeux de la Russie étaient ouverts sur ce point central de toutes les opérations **(19)** et, comme on l'a vu plus haut, l'opinion préparée par des gens qui savaient très bien ce qu'ils faisaient, avait décidé que l'amiral Tchitchagoff devait prendre Napoléon.

Pour se former une idée de la position de cet officier, la première considération est celle du nombre respectif des troupes. Napoléon était sorti de Moscou avec 125.000 hommes, forcé de supprimer les détails, on se contente d'assurer que ce nombre est fixé avec toute la certitude dont ces sortes de calculs sont susceptibles. On peut supposer avec une égale certitude qu'il en avait perdu 60.000 (Les rapports officiels de Kutussoff portent cette perte à 56.130. On place un nombre rond). Lorsqu'il fut rejoint dans sa marche, par les généraux Victor et Macdonald (NDT : en fait Oudinot), qui lui en amenèrent 30.000. Il arrive donc sur la Bérézina avec 95.000 hommes, et cet article est bien important, car il parait ignoré même en Angleterre, au point que l'Amiral, qui est l'homme du monde le plus éloigné de toute forfanterie, ayant écrit dans un de ses bulletins que Napoléon avait au moins 70.000 hommes, on a imprimé à Londres *que cette estimation paraissait fort exagérée*; preuve qu'on à été trompé en Angleterre par quelque relation mensongère; sans doute que l'évaluation était exagérée, mais elle l'était en moins.

Maintenant, que l'on se rappelle ce qui a été dit plus haut, que l'armée de Tchitchagoff était réduite à 30.000 hommes. Les combats, la fatigue, les maladies, le froid, l'avaient encore diminuée, il n'avait guère, en arrivant à Borissoff, que 25.000 hommes, dont 10.000 de cavalerie étaient rendus à peu près inutiles par la nature du terrain qui n'est qu'un marais en été, et un verglas en hiver, on voit donc qu'il faut avoir absolument perdu le sens pour concevoir la prétention qu'un général quelconque, à la tête de 15 ou 18.000 hommes, arrêtât un Buonaparte qui en commande 95.000.

Cependant, on ne sait pas ce qui serait arrivé si tout le monde avait fait son devoir; mais presque personne ne le fit.

Avant la bataille de Krasnoï (octobre) le général Beningsen écrivait à S. M. I.: la lenteur et la faiblesse que nous mettons dans la poursuite de l'ennemi, feront que les forces de l'amiral Tchitchagoff ne suffiront pas pour arrêter l'ennemi sur la Bérézina. La prophétie s'est trouvée parfaitement accomplie, mais, pour la pénétrer dans toute son étendue, il faut partir de cette triste vérité qui explique tout. Le Maréchal, qui se sentait absolument incapable de porter le coup mortel à Napoléon, mourait de peur qu'il ne fut porté sur la Bérézina, et, avec la morale qu'on lui connaissait, il aurait laissé échapper volontairement Napoléon mille fois de suite, plutôt que de le voir tomber sous les coups de Tchitchagoff.

Kutussoff haïssait donc l'Amiral, et comme un rival qui pouvait lui enlever une partie de sa gloire, et comme officier de marine intrus dans le service de terre, en conséquence il n'oublia rien pour le traverser et même pour le perdre; c'est ce qui explique tout. On va connaître les crimes commis dans cette vue.

Le lendemain du jour où la tête de pont de Borissoff fut prise d'assaut, l'Amiral, qui avait passé le pont avec son état major, éprouva un petit échec d'avant postes par la faute d'un officier plus brave qu'expérimenté, on ne le détaille pas, parce que cette relation n'est pas un livre, il suffit de savoir que l'Amiral en repassant le pont perdit une trentaine de chariots et 100 ou 150 hommes tués ou prisonniers. Le Maréchal écrivit sur cela à l'Empereur *«l'Amiral vient de me perdre 4.000 hommes tués, et 2000 prisonniers, mais ce sont de ces choses qu'il ne faut pas publier à cause du mauvais effet qui en résulte».* Ce n'est pas tout.

Le comte de Wittgenstein avait l'ordre de passer la Bérézina et de se joindre à l'Amiral sur la droite de la rivière à Kopis, et le général Hertel, qui commandait 8.000 hommes à Mozyr, devait déjà l'avoir rejoint à Minsk. Hertel désobéit purement et simplement sur des prétextes en l'air, et l'Amiral crut devoir le mettre depuis en justice, pour le faire punir suivant les lois militaires, qui demandaient absolument sa tête; mais, lorsque Hertel s'était déterminé à désobéir à Tchitchagoff, il savait du reste qu'il obéissait à un autre. En effet l'Amiral fut bientôt prié de laisser tomber cette affaire, et il n'en a rien été.

Voilà donc l'Amiral avec 8.000 hommes de moins; mais il devait bien essuyer d'autres tours. Comme on ne savait pas de quoi cet homme était capable, même avec des forces ainsi réduites, il fallait à toute force l'arracher des bords de la Bérézina, et voici comment on s'y prit. Le 13 (25) novembre, l'amiral Tchitchagoff reçut une lettre du Prince Kutussoff par laquelle, ce dernier, lui faisait part que la plus grande partie des troupes françaises se portait sur Bobruisk (plus de 100 verstes au sud, voir la carte); et qu'il l'engageait à faire le plus de diligence possible pour leur couper le chemin.

Quelques heures après le Comte de Wittgenstein lui fit passer le même avis.

L'Amiral laissa une division à Studzianka (C'est la tournure russe) (20 ou 25 verstes plus ou moins à l'est, et toujours sur la Bérézina) des postes d'observation le long de la rivière, et marcha rapidement du côté de Bobruisk; mais à peine avait il fait vingt verstes qu'un Cosaque, arrivant à toute bride, l'avertit que Buonaparte, avec toute son armée, attaquait la division de Studzianka. La rive droite commandait la gauche. La rivière peu profonde permettait à la cavalerie de passer à gué, portant de l'infanterie en croupe; après un combat opiniâtre, qui se prolongea bien avant dans la nuit, le général Tchaplitz, qui commandait le détachement, fut forcé de reculer; le bois fut occupé, des ponts furent placés, et Buonaparte commença son passage. On se demandera sans doute pourquoi Wittgenstein n'avait pas obéi à ses instructions et pourquoi la grande armée, sans la quelle on ne pouvait rien faire, se trouvait pour le moment décisif et prévu depuis si long-temps, à cent verstes du point où elle devait être? La réponse n'est pas difficile. Si l'armée française eut été anéantie sur la Bérézina, la gloire eut été partagée entre les trois généraux qui auraient combattu: elle aurait même appartenu, presque exclusivement, à l'amiral Tchitchagoff, qui se trouvait l'ancien du Comte de Wittgenstein, au lieu qu'en demeurant en arrière, l'armée française à la vérité, ne pouvait être arrêtée; mais la faute pouvait être rejetée en entier sur un seul homme qu'on voulait sacrifier, en frappant pompeusement quelques coups sur la queue du *tygre*, au lieu de s'opposer sérieusement à lui, ce que les héros du jour n'ont jamais voulu faire.

Tout arriva comme on l'avait prévu. On écrivit à Saint-Pétersbourg que l'amiral Tchitchagoff avait laissé passer Buonaparte; et tout de suite on se mit à crier de tout côté contre lui, comme on aurait pu crier contre un abominable traître convaincu, et celui qui écrit ceci peut attester que dans aucun salon de la capitale, il n'a entendu un seul homme s'aviser de demander *à combien de soldats commandait l'Amiral*, ce qui était, cependant, une circonstance qui pouvait mériter quelqu'attention.

Tchitchagoff, sans se laisser déconcerter par cette épouvantable trahison, rassemble toutes ses forces pour attaquer.
Ce rassemblement occupa la journée du 15 (27), le Comte de Wittgenstein était à Baran depuis le 13 et, quoique ce village ne soit éloigné de Borissoff que de 25 verstes N. O., son canon ne se fit entendre que le 25 au soir. Aussitôt l'Amiral communiqua avec lui, et lui proposa d'attaquer le lendemain chacun de leur côté; mais la raison qui avait arrêté ce projet le 13, l'arrêta le 16.

Buonaparte occupait les défilés avec une nombreuse infanterie, une quantité suffisante d'artillerie et quelque cavalerie en assez bon état, que lui avaient amenée Victor et Oudinot. Si Wittgenstein avait passé la Bérézina le 16, c'eut été avouer qu'il aurait pu la passer quelques jours auparavant: aussi, quoique d'accord avec l'Amiral, il ne tint rien de ce qu'il avait promis. Tchitchagoff attaqua de son côté de fort bonne heure, et étonné de ne point entendre le canon de Wittgenstein, il envoya vers lui pour presser l'attaque en commun. Le Comte répondit qu'il n'avait pas de pontons; tout de suite l'Amiral lui envoya les siens, et continua vivement l'attaque. Après s'être battues toute la journée, ses troupes gagnèrent du terrain. Alors Buonaparte, à fin de n'être pas gêné par ses bagages, mit le feu à son pont, abandonnant six canons, 10.000 hommes et l'immense bagage dont j'ai rendu compte **(20).** Wittgenstein eut le facile honneur de s'emparer de tout cela; et c'est pour ce grand fait d'armes qu'on nous fit encore chanter un Te-Deum. L'estimable Comte eut cependant la faiblesse d'écrire dans le bulletin où il rendit compte de cette journée; *j'ai forcé l'ennemi à passer la rivière à Studzianka*: Sur quoi on a dit fort à propos *qu'il combattait donc l'amiral Tchitchagoff, qui avait ordre d'empêcher ce passage*.

Le reste est connu. L'Amiral, dans cette journée, tua ou prit 18.000 hommes aux Français, leur prit sept canons et deux étendards, il se mit ensuite à leur poursuite, avec une activité dont il n'y a pas d'exemple; passant toutes les nuits au bivac, et ne leur laissant pas un instant de relâche. De Studzianka à Wilna en 12 jours les Français perdirent 40.000 prisonniers, 25 à 30.000 morts, et 250 pièces de canon **(21)** . A Wilna Tchitchagoff demandait 20.000 hommes pour continuer sa poursuite. Le Maréchal les refusa; on s'arrêta trois semaines sur le Niémen, qui ne fut traversé qu'à l'arrivée de l'Empereur. Les restes de l'armée en profitèrent pour s'échapper avec tous les maréchaux, tous les généraux marquants, et peut-être 4.000 officiers. Tout devait périr sur la Bérézina, jusqu'au dernier homme. Les calculs de l'égoïsme, et de la jalousie en ont ordonné autrement. L'effet de ces coupables calculs sont déjà graves dans ce moment. Dieu veuille qu'ils ne soient pas funestes.

C'est là une de ces grandes occasions où l'on peut admirer tristement la puissance des préjugés, aidés par l'esprit de parti et par l'orgueil national.

Cet orgueil voulait un héros, il l'a fait, comme on fait une caisse, ou un soulier; il voulait une victime chargée de tout ce qui s'est fait de mal, il l'a faite aussi; et qui sait si jamais elle pourra se faire entendre parfaitement. Il n'y a rien de si vulgaire que la campagne de Kutussoff, quoique les éléments se soient chargés d'en faire une époque dans l'histoire. Il a été comblé d'honneurs dans ses derniers jours. Mort à quelques verstes de Dresde, ses restes ont été rapportés ici, pour être enterrés

dans la Cathédrale de Kazan (honneur unique jusqu'à lui); il aura un monument, etc…, cependant si l'on suppose cet homme transporté devant l'un de nos Conseils de guerre, ou devant une cour martiale d'Angleterre, qui sait si sa tête aurait bien tenu ?

Tchitchagoff, au contraire, n'a pas fait une faute, s'est trouvé à point nommé partout où il devait être, il a porté des coups terribles à l'ennemi de sa patrie, et cependant cette patrie le rejette en l'accusant follement d'avoir laissé échapper l'ennemi **(22).** L'Amiral a ressenti ces injustices avec la hauteur et l'inflexibilité qui lui sont naturelles. Il a voulu forcer l'Empereur à prendre son parti et à lui rendre publiquement justice. L'Empereur ne le peut pas, au pied de la lettre. Il faudrait renverser l'idole de la nation; il faudrait même chagriner Wittgenstein qui a eu ses moments de faiblesse, mais qui n'est pas moins un excellent homme, avec qui l'Amiral même n'a point rompu. L'Empereur, qui est de race allemande, est bien plus mûr que son peuple **(23)** et il le connaît parfaitement. S'il le contredisait dans ce moment et s'il entreprenait de soutenir hautement Tchitchagoff, il s'exposerait certainement beaucoup. Tchitchagoff ne veut pas comprendre cela; en conséquence, il s'est retiré, après s'être rapporté malade (c'est la phrase et l'étiquette du pays), il est venu ici, où il est fort à son aise et la tête levée, il voit quelques amis qui lui sont demeurés fort attachés. Je ne le vois ni plus ni moins; je lui dis tous les jours que je suis inconsolable de voir tant de bonnes qualités rendues inutiles par un caractère indomptable, et des *tics* tout-à-fait déraisonnables. Il écoute à merveille, mais toujours sans se convertir. Il a écrit à l'Empereur *que sa maladie durait toujours*; mais qui sait ce qu'il a écrit encore, et qui sait ce qui arrivera de lui? au milieu de toutes ces tempêtes des passions; j'admire beaucoup l'Empereur, il a fait des sacrifices immenses, il a surmonté des difficultés terribles, il a transigé habilement avec les passions les plus intraitables, je ne doute pas qu'il n'ait fait une infinité de choses contre son inclination et sa propre persuasion: mais c'est cela même que j'admire. Que pouvait-il donc faire? On parle beaucoup dans le monde de l'immense pouvoir de l'Empereur de Russie; on oublie que le Prince le moins puissant est celui qui peut tout, rien ne peut corriger le vulgaire de la manie qu'il a de juger la puissance des Princes *par ce qu'ils peuvent faire*, tandis qu'elle doit être évaluée *par ce qu'ils ne peuvent pas faire*. On voit un Sultan, un Czar faire décapiter ou knouter un homme, parce-qu'ainsi il leur plaît, et l'on dit: *oh! qu'il est puissant!* il faudrait dire: *oh! qu'il est faible!,* puisque le lendemain, il pourra être étranglé. On prend la violence pour la force: elles diffèrent cependant comme le doux et le fade.

Il est aisé de prouver quand on voudra et à qui on voudra, que le Roi notre Maître, et ses véritables collègues, sont, sans comparaison, plus absolus et plus indépendants que l'Empereur de

Russie qui, très certainement, est, et sera peut-être encore longtemps, dans l'impossibilité de rendre justice à l'Amiral, quand-même il en aurait la plus sincère envie. Maintenant tous les yeux sont fixés sur l'Allemagne où les choses ont commencé bien autrement qu'on ne l'imaginait. On a beaucoup parlé de *la fuite honteuse de Buonaparte*, et je vois même que cette opinion s'est élevée jusqu'à S. M., mais si elle examine de bien près la chose, avec la sagesse supérieure qui la distingue, je suis bien trompé si elle n'adopte pas un autre avis. Du moment où Napoléon était obligé de se retirer, son premier intérêt était d'arriver, ou plutôt, de tomber à Paris, il n'était pas si sot que de nous laisser le temps d'envoyer nos émissaires en Allemagne, pour avertir tout le monde de se tenir prêt, (chose qu'à notre grande honte nous aurions du faire deux mois plutôt), et de tirer sur lui à son passage. Sans argent et sans chemin, il a traversé l'Allemagne comme un éclair, défendu par la puissance de son nom, qui n'aurait plus existé quinze jours plus tard; il est arrivée à Paris avant que la sédition eût temps de se reconnaître, il a tout arrangé, tout pacifié, tout ordonné, et pendant qu'on disait ici «il est à bas, il meurt de honte, il n'a plus d'argent, plus d'officiers, plus de chevaux, etc…, il était au sein de l'Allemagne à la tête de 200.000 hommes. Il a livré à Lützen un combat de 13 heures, où les mêmes postes ont été pris et repris jusqu'à six fois, il a fait reculer les Russes et les Prussiens, et les a obligés à lui céder ces malheureux peuples, qui s'étaient trop montrés pour la bonne cause. Il a combattu trois jours de suite à Konigswartha et à Bautzen, et a rejeté l'Empereur de Leipsick à Schweidnitz.

Les désastres, du moins apparents, ont eu deux causes.

La première est le trop grand mépris qu'on avait conçu pour un ennemi dont on ne calculait pas assez les immenses ressources: la seconde est l'invariable lenteur des Autrichiens. L'Empereur à passé dix semaines à Kalisch, toujours occupé à négocier avec eux, ils l'ont engagé à entrer en Saxe, promettant d'être incessamment à côté de lui, puis, ils l'ont laissé faire, et je crois même que, si la Prusse avait été obligée de se détruire elle-même, comme son infortuné souverain l'avait ordonné conditionnellement dans sa belle et triste proclamation du 21 avril, la pieuse Autriche se serait fort bien soumise aux décrets de la divine providence. Mais il paraît qu'elle en a ordonné autrement. Il faut bien se garder de s'effrayer trop. La bataille de Lützen a plusieurs rapports avec celle de Borodino. Elle est un peu diffamée par la retraite qui l'a suivie; mais elle n'aura pas moins porté un coup mortel à l'ennemi; cette retraite, d'ailleurs, n'a point été forcée. Les généraux Russes l'ont demandée pour ne pas détruire en vain les forces de S. M. I. dans un moment où elle doit, d'un moment à l'autre, s'unir à un puissant allié. Napoléon a fait son métier de grand capitaine en essayant de frapper un grand coup, avant que

l'Autriche eut pu amener ses bataillons. S'il avait vaincu à Lützen, l'Europe était de nouveau aux fers, mais il n'a vaincu que dans ses gazettes.

L'armée Russo-Prussienne est animée du meilleur esprit. Tous les jours elle se bat avec avantage et fait un grand nombre de prisonniers. Les Cosaques désespèrent les Français. Le Maréchal Bessières et le fameux Maréchal de la Cour du Roi (NDT : le Grand-Maréchal du Palais Duroc), ont été tués. L'esprit de *l'Autriche-nation* est aussi excellent, mais *l'Autriche-puissance* que fera-t-elle? Chose incroyable! Le 2 de ce mois elle n'avait point encore remué. Ne veut-elle point examiner encore de quel côté penchera la balance, conquérir des provinces avec le sang d'autrui, et gagner un lot immense dans une loterie où elle n'a pas mis de billet? Nous verrons. Ce que personne ne doit oublier c'est que c'est le cabinet autrichien qui est Empereur, et que les vertus de la Cour sont étrangères, à la question comme à l'Empire de la Chine. Heureusement les choses iront par leur propre poids, et tout finira, je crois, par les Français. Il est écrit qu'ils seront cruellement châtiés dans cette occasion (et certes rien n'est plus juste) mais nullement humiliés, et toujours il sortiront de là avec la réputation de nation la plus formidable, c'est à dire de celle qui unit à la guerre le plus de force à plus d'intelligence. Cette expédition de Russie est inconcevable. Partis de Paris pour venir brûler ou faire brûler Moscou! on a peine à le croire après l'événement. Le reste a tenu à rien. Ne pourraient-ils pas dire aux autres puissances: *Prenez votre revanche;venez brûler Paris*. - *Bah!* dirait Frédéric. Le vieux Caton disait (ou quelqu'autre sous son nom) il y a plus de 2.000 ans: *il y a deux choses dont les Gaulois, se sont toujours piqués; bien parler et bien combattre*: rien n'a changé; - on dirait bien encore une autre chose sur une autre nation, qui prouverait de même que rien ne change, mais au moment où j'allais l'écrire, je l'ai oubliée.

Archivio di Stato di Torino. 1a Sezione, Materia Militari, 1813-1848, Imprese Militari, mazzo n. 36

Voilà pour le texte, déjà très intéressant, mais prenez aussi le temps de lire les notes qui suivent, fut-ce une autre fois car il y a de la matière, et c’est dense, mais cela vaut franchement la peine. Les jugements portés début 1813 par le comte de Maistre y trouvent un écho très particulier mais toujours vif malgré un siècle de distance. Dans les deux cas bien des idées reçues d’aujourd’hui sont dénoncées fausses dès leur origine, mais les raisons qui les ont faussées sont clairement exprimées. Alors, si on y souscrit, il est possible de se faire une opinion plus juste un siècle encore plus tard car il faut toujours juger en contexte.

Diégo Mané

Le Général Filippo PAULUCCI (1779-1849)

Paulucci est «responsable» de l'évacuation par l'armée russe du camp de Drissa en ce sens qu'il convainquit Barclay de Tolly de ne pas s'y défendre, déclarant à son concepteur, le général prussien Phull, et en présence de tout l'État-Major : «*Ce camp est conçu par un traître ou par un ignorant, choisissez mon général !*».

NOTES sur «Une relation inédite du ministre sarde à Saint-Pétersbourg, Comte Joseph de Maistre, sur la campagne de 1812»
(présentées par Diégo Mané (Saint-Laurent-de-Mûre, juin 2020)

(1). Napoléon était entré à Wilna le 25 juin, obligeant l'empereur de Russie, *qui à peine eût le temps de plier sa vaisselle*, à se retirer… avec le marquis Paulucci*, Quartier-Maître-Général de la *Grande Armée* russe, au camp retranché de Drissa.

Ledit camp avait été dressé par le général Pruhl (NDT : Phull), «*Un Prussien de mauvais augure* (qui) *est venu, comme tant d'autres, chercher fortune ici, et ce maçon a été pris pour un architecte*». Effectivement mal placé et mal conçu le camp était une nouvelle Ulm… Paulucci eut la courageuse franchise de le dire au Tsar, et aussi qu'il ne devait pas s'obstiner à faire un métier (celui de général) pour lequel il n'était pas fait, alors que sa présence à Saint-Pétersbourg serait plus utile.

- Le marquis Paulucci, modenais, vint très jeune en Piémont. Sous-lieutenant du régiment de la Garde en 1794. Fait prisonnier puis échangé. Re-capturé à Mondovi 1796, capitaine. Etait chambellan de l'empereur d'Autriche en 1804. En tant qu'Italien fut nommé Major et combattit dans la division Molitor au Montenegro en 1806.
- Démissionna et fut admis dans l'armée russe. Colonel en Courlande. Remplit avec succès une mission en Serbie. Combat les Turcs sous Michelson. Aide de Camp du Tsar fin 1807. Chef d'état-major de la 16e division sous Barclay de Tolly en Finlande, fait Général-Major, 1808. Chef d'état-major de l'armée de Georgie, 1809.
- Vainqueur des Turcs et des Perses à Akalkalaxi, nommé Lieutenant-Général, 1810. Commandant-en-Chef de l'Armée de Georgie et Gouverneur. Aide de camp général du Tsar en 1812, il l'accompagne à Saint-Pétersbourg. Sera ensuite Gouverneur de Riga.
- Retourne au Piémont en 1830 comme général en chef de l'armée sarde. Croule sous les honneurs. Mort à Nice en 1849.

(2). Il semble ressortir des notes que Kutusov n'accepta le commandement en chef qu'une fois assuré du départ du Tsar de l'armée. Il obtint aussi celui du Grand Duc Constantin, au prétexte qu'il n'aurait pu le récompenser s'il avait agi bien, ni le punir s'il avait agi mal !

Quoi qu'il en soit, le Grand Duc, parlant de Borodino, disait aux quatre vents que cette prétendue victoire de Kutusov avait eu pour résultat la destruction de l'armée, et que la Russie n'avait plus la possibilité d'en reconstituer une autre.

(3). Parlant des opérations du comte Wittgenstein*, qu'il appelait le *génie salvateur*, de Maistre écrivait le 17 août, que l'on craignait tellement le succès de Napoléon à Saint-Pétersbourg que toutes les richesses du palais impérial étaient emballées, et tout était prêt pour le déménagement de la cour à Kazan.

L'embouchure de la Dwina était couverte de canonnières anglaises et russes, un camp se formait à Narva, et Oudinot ayant été battu deux fois, l'espoir de conjurer la menace était de retour, mais nul ne niera à Napoléon *le grand honneur d'avoir obligé le Tsar à préparer ses valises*.

- Wittgenstein est né en 1769. Se distingue en 1805 et 1807. Commande en 1812 les forces couvrant Saint-Pétersbourg. Commandant en chef des armées prusso-russes en avril-mai 1813. Blessé à Bar sur Aube, 1814. Feldmaréchal, 1826. Commande la campagne de 1828 contre les Turcs, mais manque d'énergie. Fait prince par le roi de Prusse, 1834. Mort en 1843.

(4). Barclay de Tolly* commandait l'armée russe durant la première partie de la campagne. C'était un homme d'une très grande honnêteté, mais qui, confronté à Napoléon dans la grande arène, fut un athlète ridicule.

De Maistre cite le mot de Lascy à Loudon : *«le système du cordon est optimal… contre la peste»*, sous-entendu totalement inadapté à la lutte contre Napoléon.

* Né en Livonie en 1750, d'origine écossaise. Combat les Turcs, les Suédois, les Polonais. Blessé en Eylau, 1807. Surclasse les Suédois en Finlande, dont il devient Gouverneur, 1808. Minisre de la Guerre, 1810. Commandant en chef, 1812. Subordonné à Kutusov après Smolensk. Commandant les armées prusso-russes après Bautzen. Vainqueur de Vandamme à Kulm,
se distingue à Leipzig, 1813.
Feldmaréchal le jour de l'entrée des Alliés à Paris, 1814.
Mort en 1818.

(5). Barclay fut littéralement et unanimement désigné comme le bouc émissaire idéal. Nonobstant de Maistre souligne sa probité et ses mérites comme général de division et gouverneur de province, surtout en Finlande : mais admet qu'il y a une grande différence entre être « bon » en tout cela et savoir commander 200.000 h ! Il faut souligner qu'on lui proposa de garder le ministère de la guerre mais qu'il préféra un commandement à l'armée, fut-ce en sous-ordre.

(6). De Kutusov*, « que l'opinion publique appelait à la tête de l'armée », de Maistre livre un portrait peu flatteur. « Il avait près de soixante dix ans, voyait fort mal, défiguré par une horrible cicatrice, produite par une balle reçue dans la tête et sortie par l'orbite. Le globe de l'œil droit était resté « spostato » (déplacé ?), l'autre, par sympathie, était également défectueux. Kutusov était gros et pesant, mais d'un esprit très vivace et fort exubérant : habitué à la vie de cour, il pouvait s'avérer (politiquement ?) utile, même si non adéquat pour commander l'armée. Il chevauchait difficilement et avait besoin de dormir beaucoup.

- Né en 1745, étudie à Strasbourg, retourne en Russie à 16 ans et est fait officier d'artillerie. Combat contre les Polonais, les Turcs. Ambassadeur à Constantinople en 1793, gouverneur de l'Ukraine, puis de Saint-Pétersbourg. Commandant l'armée russe en 1805 à Austerlitz, puis en 1812. Mort en 1813.

Le Tsar ne l'aimait pas, qui n'aimait pas les courtisans. « Que voulez-vous que je fasse d'un général aveugle » aurait-il dit. Et de Maistre d'ajouter que si Barclay n'avait pas su commander à 200.000 hommes *«qui nous dit que Kutusov possède ce talent?»*.

(7). Sur Borodino les notes n'apprennent pas grand chose que nous ne sachions déjà, mais j'extrais quelques passages intéressants :

Au Comte Woronzov qui commandait 8.000 grenadiers il ne restait que 400 soldats qu'il appelait *«ma défunte division»*.

«Comparée à Borodino, Eylau fut un jeu d'enfant», «qui n'a pas vécu cette bataille ne peut se faire une idée exacte de l'enfer», dirent des témoins.

La nouvelle de la victoire arriva à Saint-Pétersbourg le 11, jour de la fête du Tsar. Il fut aussitôt chanté un Te Deum, le Tsar créa Kutusov maréchal et prince, et lui fit cadeau de 100.000 roubles, plus 5 roubles à chaque soldat ayant participé à la bataille.

Dans le principe il avait été cru que Kutusov n'avait pas employé tout son monde alors qu'en réalité il engagea jusqu'à son dernier homme. Il écrivit à sa femme : *«Je ne suis pas vaincu, j'ai gagné une bataille sur Bonaparte»*.

Le prince Kudaschov, le nouveau ministre de la guerre, est dubitatif qui dit qu'il faudra trancher la question par une autre bataille, à la suite de laquelle *«le diable emportera l'un ou l'autre»*. Avisé des pertes le Grand Duc Constantin ajoute : *«Cette victoire nous sert à ne plus avoir d'armée»*.

Quant'à de Maistre, après avoir cru, comme beaucoup, en la victoire annoncée, il change d'avis en apprenant que la retraite sur Moscou a repris : *«La conservation du champ de bataille pendant quelques instants et le nombre des morts sont des fadaises, il ne faut considérer que les résultats: vaincre c'est avancer; par conséquent, reculer c'est être vaincu»* .

Mais la propagande russe tourne encore ce doute à son avantage en prêtant à Napoléon la proclamation suivante : « Soldats de toutes les nations ! Cette bataille est, de toutes celles que j'ai données, la seule que je n'aie pas gagnée ; il faut laver cet outrage dans le sang des Russes ».

(8). Lettre intéressante du 8 septembre, de Kutusov à sa fille, mariée à Moscou, qu'il engage à ne pas quitter la ville sous peine de sa malédiction car, écrit-il : *«je vous engage ma tête que l'ennemi n'entrera point à Moscou»* .

(9). Napoléon parlant du Tsar au début de la campagne : *«Que veut donc faire le Tsar à la tête de son armée?»* …, sous-entendu il est incompétent en la matière, *«Quant'à moi c'est différent, je fais mon métier»* .

(10). A Smolensk ses généraux dirent à Napoléon : *«Passons l'hiver à Smolensk et la Russie est perdue». -«Non! Je veux entrer à Moscou»*.
Il y rentre et y reste six semaines. Nouveau conseil de guerre : *«Que devons-nous faire? - Sire, abandonner l'artillerie et se retirer en hâte. - Non, je veux la garder»*. Les éléments décideront de la chose.

(11). Développe la « fourberie », ou l'astuce de Kutusov, suivant le camp qui la juge. Le temps perdu par Napoléon est gagné par le Russe qui parvient à reconstruire son armée détruite à Borodino. Dès lors la balance penche en sa faveur et ne changera plus de côté, retraite et météo aidant, malgré les 50.000 hommes de renforts que les Français rallieront sur la route d'Orcha, et qui ne feront qu'augmenter le nombre des victimes des éléments.

(12). Le sentiment de « défiance patriotique » des Russes envers les étrangers ne s'arrêta pas à Barclay de Tolly. Avoir besoin d'eux était une chose, reconnaître que sans eux on était vaincus en était une autre. Parlant du marquis Paulucci, qui fut de fait écarté du poste de chef d'état-major de la grande armée (russe) on put dire : *«Nous préférons être vaincus par les Français que sauvés par un Italien»*.

(13). De Maistre était personnellement lié avec l'amiral Tchitchagov*, et le connaissait fort bien, qualités comme défauts. Le principal était son franc parler, mais sa plus grande malchance fut d'avoir Kutusov et non Barclay comme général en chef. Ce fut toute la différence entre gloire et déchéance… totales.

* Né en 1767, élevé en Angleterre et destiné à la marine. Alexandre le fit amiral et ministre de la marine. Commandant l'armée de Moldavie en 1812. Retiré en Italie, le Tsar Nicolas Ier lui enjoint de rentrer en Russie sous peine de confiscation de ses biens. Il n'obtempère pas, prend la nationalité anglaise, vit en France. Mort en 1849.

(14). Lettre de de Maistre du 9 mai 1812 : « Savez-vous de quelle manière se divertit le général Kutusov au lieu de faire la paix ? Il passe jours et nuits avec une Vallaque qui l'a séduit, et est connue, indubitablement, comme stipendiée de la Porte. Vous n'ignorez pas que le général a soixante-dix ans , qu'un coup de feu lui a perforé la tempe, emportant le globe de l'oeil droit *et en a fait un des plus charmants hommes qu'on puisse connaître*».

(15). C'est le conseiller Romanzov qui fait avertir Kutusov de signer rapidement la paix, sans quoi elle le serait par Tchitchagoff qui était *sur les talons du courrier* .

(16). Les ennemis de l'Amiral à la cour glosaient : « l'Amiral est en panne », « l'Amiral est à l'ancre », « l'Amiral a vent contraire », histoire de souligner sa qualité de marin, érigée en défaut pour la guerre sur terre.

(17). Depuis la prise de Minsk, à lire la carte sans connaître la région on pouvait en effet supposer la chose entendue.

(18). Après le rapport de Krasnoï reçu à Saint-Pétersbourg le bruit courait en ville que Ney était mort et Napoléon blessé. En réalité les Français perdirent 2 généraux et 58 officiers, 9.170 prisonniers, 70 pièces, 3 drapeaux, 3 étendards et… un bâton de maréchal !

(19). Dès le 19 octobre de Maistre attire l'attention sur la position de Borisov, qu'il appelle «le grand enjeu du tric-trac»… comme quoi toute cette manœuvre semblait évidente, et « datée ».

(20). L'accent est surtout mis sur l'incroyable butin abandonné sur la Bérézina.

(21). De Vilna à Kowno furent pris… « 22 canons, parce-qu'il n'y en avait pas 23 ». Façon de dire que tout fut pris.

L'Amiral Pavel TCHITCHAGOV (1767-1849)

(22). A peine appris le passage de la Bérézina par Napoléon toute la faute de cet échec russe fut rejetée sur Tchitchagoff, le parfait bouc-émissaire, comme Barclay avant lui.
La toute nouvelle maréchale, puis princesse, Kutusova Smolenski, disait dans les salons que «*Wittgenstein avait sauvé Saint-Pétersbourg, Kutusov sauvé la Russie, Tchitchagov sauvé Napoléon*».
Indéniable selon moi ; Kutusov vainquit bien successivement trois grands généraux, mais russes : Barclay, Benningsen, Tchitchagov !

(23). De Maistre parle ici d'un fait intéressant. Le 2 mai 1813, jour anniversaire du soulèvement de Madrid, 1.200 prisonniers espagnols, réunis à Tsarkoïé Sélo, jurent fidélité à Ferdinand VII, avant d'être embarqués sur des vaisseaux britanniques à destination de l'Espagne pour y lutter contre les Français.